

William Jamieson

par Wilbur Norman et Michel Grandsard



Photo : James Ireland
© 2009 / www.jamesireland.ca

Le monde de l'art tribal vient de perdre l'un de ses personnages les plus attachants, William Jamieson, qui nous a quittés le 3 juillet dernier, alors qu'il allait fêter ses cinquante-sept ans.

Bien que l'image qui demeure de lui est celle d'un collectionneur de têtes réduites et autres curiosités, Bill était également un marchand sérieux, enthousiaste et aimable, qui réussit à vendre au prix fort certaines de ses pièces. Ne rechignant jamais à un peu de publicité, il était sur le point de clôturer la première saison d'une série télévisée pour la chaîne History.

En 1999, il démontra son sens inné des affaires, auquel il doit sa réussite, en faisant l'acquisition du Niagara Falls Museum. Parmi les trésors qu'il recelait se trouvaient neuf momies égyptiennes qu'il vendit au Michael C. Carlos Museum de l'Emory University ; l'une d'entre elles se révéla être celle de Ramsès I. Elle fut finalement rapatriée en Égypte et fit l'objet de nombreux reportages. Le reste de la collection finit dans son loft de huit cents mètres carrés du centre de Toronto où étaient conservés des artefacts en tout genre et de toute origine qu'il rendait accessibles à quiconque en faisait la demande, motards des Hells Angels, officiers de police ou autre personnage de son éclectique cercle d'amis.

Cette bonne affaire le fit passer du statut de promoteur immobilier et collectionneur privé à celui de marchand d'art tribal, l'un des plus importants et sans aucun doute le plus haut en couleur. Même s'il était un homme d'affaires, il était avant tout un collectionneur d'émotions qui s'émerveillait à la découverte de nouveaux trésors, et ses nombreuses histoires, aussi incroyables qu'hilarantes sur les dernières reliques qu'il avait traquées dépassaient souvent l'entendement. Lors d'une de ses nombreuses interviews, Bill fut décrit comme « un chasseur de trésors moderne, un collectionneur d'arts anciens et premiers et un marchand ; un personnage entre P.T. Barnum et Indiana Jones à la sensibilité plutôt rock'n roll ».

Depuis 1997, il était membre (et vice-directeur) de la branche canadienne du New York Explorers Club. Cette affiliation était liée à son intérêt pour l'Amazonie où il voyagea à de nombreuses reprises (cinq fois entre 1995 et 2001) et plus particulièrement chez les populations jivaro shuar. Rien ne reflétait mieux la diversité de ses intérêts que ses légendaires soirées d'Halloween, qui se tenaient juste après la réunion annuelle du club, chez lui à Toronto.

Bill était une personne remarquablement enthousiaste, dynamique et ouverte d'esprit. Sa compagnie était toujours source d'enchantement, que l'on soit à ses côtés lors de son cinquantième anniversaire alors qu'il était occupé de vendre un squelette de baleine au téléphone à un cheikh arabe (qui voulait le suspendre au-dessus de son aquarium rempli de requins vivants) ou assis à côté de lui dans un train allant d'Anvers à Paris alors qu'il transportait une boîte en métal contenant une momie égyptienne. Nos pensées vont à sa fiancée Jessica Phillips, sa mère Barbara Halligan, sa sœur Wendy et son fils Jordan.

Enfin, Billy aurait sans doute fait entendre son long rire chaleureux en apprenant que le chef de la police de la ville de Toronto téléphona au studio de l'artiste Mark Pen pour savoir si la boîte blanche qu'ils avaient trouvée dans le loft de Billy contenait bien « un vrai corps ». En fait, il s'agissait d'une sculpture faite en 1972 par Prent à l'aide de résine et de fibre de verre. Comme les Prent l'écrivirent : « Billy s'en serait beaucoup amusé. »

neté des objets. Ainsi, avait-il acquis au cours des trente dernières années des connaissances qui lui auront permis de présenter des expositions thématiques à la fois intéressantes et originales comme en témoignent ses catalogues didactiques.

Norman Hurst

par Jacques Germain

Située au cœur du campus de l'université Harvard (Cambridge), la Hurst Gallery a su évoluer à l'épicentre d'un monde académique stimulant dont la réputation repose notamment sur ses institutions culturelles, soit les vénérables musées Peabody, Fogg et Arthur Sackler.

Né en 1944, Norman Hurst s'était donné pour mandat de porter un nouveau regard sur l'art traditionnel de la Chine, du Japon, de l'Inde, du monde gréco-romain, de l'Égypte antique et celui des traditions classiques issues du Moyen-Orient. Il a aussi su adjoindre à cette vision inclusive l'héritage tribal des Amériques, de l'Afrique subsaharienne et de l'espace Pacifique.

J'ai côtoyé l'homme affable et sympathique qu'était Norman lors de mes visites dans la région de Boston et j'ai reconnu en lui un antiquaire qui savait faire preuve de prudence dans ses constats relatifs à l'ancien-

neté des objets. Ainsi, avait-il acquis au cours des trente dernières années des connaissances qui lui auront permis de présenter des expositions thématiques à la fois intéressantes et originales comme en témoignent ses catalogues didactiques.

Lors de ses voyages à l'étranger, on dit que Norman ne manquait jamais l'occasion de visiter une institution muséale située en dehors des sentiers battus, voire de s'adonner à la découverte d'un site archéologique qu'il n'avait jamais eu le loisir d'explorer.

Un gentleman s'est éteint le 27 juillet dernier des suites d'une longue bataille contre la maladie. La Nouvelle-Angleterre perd ainsi un marchand d'art ancien reconnu pour l'éclectisme de sa démarche. Quant à moi, c'est un collègue et ami qui me quitte, laissant derrière lui de bons souvenirs.

À plus Norman...

